

Peinture en vol

Une rencontre décisive

Comme souvent au mois de Septembre, le soleil était très chaud à Madrid, et les nombreuses jeunes filles en tenues estivales à la sortie du métro donnaient un air de vacances à la Plaza del Sol. Malheureusement des filles un peu trop jeunes pour moi, se dit le journaliste Mark Bridges. Il avait pris l'avion et quitté la grisaille de Paris ce dimanche pour rédiger un article commandé par le journal Retour des Arts au sujet d'un nouveau peintre indien, Madhukar Singh, qui signait ses toiles acryliques « Sigman », et dont le travail récent était exposé à la galerie Templo, située à proximité du Musée d'art contemporain Reina Sofia.

Mark écrivait sur des artistes à partir du catalogue fourni par les galeristes à son journal, souvent des gens arrivés par relations, pas toujours très intéressants, comme sans doute ce Madhukar Singh, ou plutôt Sigman. Il lui avait fallu évoquer au téléphone le magazine de référence Art Press pour être accrédité auprès de lui, parce que Retour des Arts se faisait en ligne sur Internet avec peu d'argent et presque personne ne savait de quoi il s'agissait.

Qu'aurait-il pu faire d'autre que ce job à cinquante ans ? Il fallait bien l'admettre, il n'avait pas réussi dans le métier, et sa carte de visite ne portait que son nom : Mark Bridges, suivi d'une adresse Internet et d'un numéro de portable. Enfin, se dit-il en marchant vers la petite galerie, tant que l'on se tiendra dans le cadre convenu du rapport à l'œuvre d'art, je pourrai m'en tirer en utilisant les mots appropriés.

Comme il avait un peu d'avance, il prit le temps de flâner dans les ruelles piétonnes du quartier de Lavapies, en pleine mutation urbaine. Quelques années auparavant, on pouvait encore voir le dimanche, dans certaines rues de ce quartier populaire de Madrid, les habitants installer des tables sur les trottoirs pour jouer aux cartes. C'était fini à présent : les piétons semblaient pressés, il y avait partout des affiches à vendre aux fenêtres des immeubles, et il ne restait plus que des boutiques de vêtements, des agences bancaires et un sex-shop dans la rue.

“Sigman, a look inside Modern India” s’affichait sur une large banderole en vitrine de la galerie, accompagnée d’une photographie de l’une des œuvres les plus significatives du peintre, et qui s’apparentait à l’impressionnisme avec une touche expressionniste, un expressionnisme assez naïf d’ailleurs que ce paysage de fin de moisson dans un champ, avec deux Indiennes en sari et un paysan vêtu d’un pagne, dans des nuances de jaune et de mauve. On pouvait également deviner quelques montagnes dans une brume lointaine. C’était à vrai dire de très mauvais goût, mais quelle importance, se dit Mark en poussant la porte d’entrée, puisque désormais on pouvait s’attendre à tout dans le milieu artistique et ne jamais comprendre pourquoi certains avaient plus de succès que d’autres.

Sigman

L’employé était un homme jeune en chemise blanche au col ouvert, à l’aspect quelconque, le vrai clone sur lequel on pouvait tomber à Los Angeles comme à Rome ou à Paris dans ce genre d’endroit. Il demeura assis derrière le petit comptoir blanc, l’air neutre, laissant son visiteur faire le tour des toiles accrochées. C’étaient vraiment des peintures d’une autre époque, se dit Mark, proches au mieux de l’expressionnisme par la manière de poser les coups de pinceau, mais sans conviction.

— Vengo a encontrar Sigman, el señor Madukarh Singh, lui lança-t-il de loin.

— Vous êtes Français ? Il attend un critique d’art français, oui c’est sûrement vous, venez il est à l’étage. Je suis Manolo, et je tiens la boutique pour mon patron, ça ne paye pas, mais enfin, c’est un peu comme un stage ici pour moi, précisa-t-il en le faisant monter l’étroit escalier en spirale. Soyez prudent, Sigman est un peu nerveux parce qu’on n’a pas bien vendu, ajouta-t-il prudemment.

Sigman était assis en train de boire du vin rouge. Installé dans un petit canapé, il parlait très fort dans son portable, une langue incompréhensible au premier abord, qui pouvait être du hindi comme autre chose : “OK I call you back, I have a meeting now.” En fait il parlait anglais avec son correspondant, mais avec un fort accent indien.

— Bienvenue monsieur Bridges, j'espère que vous pourrez écrire quelque chose d'intéressant sur moi. Il faut que je ramène à Delhi le plus d'articles de presse possible : c'est comme ça que ça se passe chez nous, il faut d'abord être connu ailleurs pour être une star en Inde. J'ai fait beaucoup d'efforts pour en arriver où je suis, précisa-t-il, j'ai appris le français et l'italien, ainsi que le russe, et j'ai suivi les cours d'une école de commerce.

Bizarrement, Sigman s'exprimait sans effort en français, sans accent, mais avec un vocabulaire simplifié.

— Mon français a l'air de vous surprendre. Ça étonne toujours, la méthode globale : j'ai appris uniquement en récitant par coeur des phrases entières que je ne comprenais pas du tout. J'étais dans un collège spécialisé dans les langues étrangères, payant, bien sûr, et très cher. Mes parents sont Sikhs, et appartiennent à la classe moyenne supérieure de Chandigarh. Vous avez sans doute entendu parler de cette ville ? Elle a été conçue après la guerre d'indépendance par Le Corbusier. J'y ai fait mes études secondaires, avant de suivre des cours dans une Business School à New Delhi, et puis je me suis intéressé à la place du marché de l'art : c'est énorme, l'argent qu'on peut se faire, parce que pour la peinture, l'Inde c'est presque un désert.

— Un désert si on veut, il y a quand même les peintres de l'école du Bengale, et tant d'autres. Il existe des livres très bien illustrés sur le sujet, commença Mark.

— Des vieux ! Des pouilleux ! Des fossiles ! Ils n'intéressent plus personne !

Mark se montra surpris par l'invective. Sigman se resservit un verre de vin.

— Ces peintres, c'est le passé, poursuivit-il, un peu comme les impressionnistes chez vous, ou encore les gens de la figuration libre vers la fin du vingtième siècle : je respecte ce qu'ils ont fait, mais si vous regardez attentivement mes peintures, vous trouverez autre chose derrière le vernis, et ce quelque chose, c'est toute la différence entre un artiste qui va crever sans un sou et moi, parce que je plais aux Russes, je plais aux nouveaux riches, et je sais ce qu'ils veulent.

Au moins, c'était clair, il ne voyait l'art que pour son aspect commercial. « Je fais un travail de pute », précisa-t-il. Il semblait passablement ivre à présent. « D'ailleurs, le seul endroit où je me sens bien c'est au bordel, parce que ces filles sont comme moi,

elles travaillent pour gagner beaucoup, et vite. Il est vrai que c'est assez limité, ou plutôt c'est primaire et brutal. Et pourtant c'est ce que je recherche, exister dans la compétition artistique, un marché ultra-concurrentiel, comme peut l'être la prostitution. »

— Et vous êtes ici en Europe pour mettre en pratique vos théories disons, relatives sur l'art ?

— Non, dit-il, pas vraiment. Ici à Madrid je n'ai presque pas vendu, peut-être à cause du manque de publicité. Je reste le temps d'avoir suffisamment d'articles dans les journaux et sur Internet, et puis je file à Moscou : là, on m'attend. Ensuite, retour à Delhi pour l'hiver, c'est la meilleure saison, il ne pleut plus, il y a des touristes, et surtout il y a du mouvement, pas comme ici. D'ailleurs, je vous y invite, la vie est très bon marché, ce sera dépaysant pour quelqu'un comme vous. Si vous venez, je vous ferai connaître du monde.

En tout cas il se fichait complètement de ce qu'avait pu être la vie de son interlocuteur avant leur rencontre. Mark connaissait déjà un peu la vie en Inde, et y avait passé un mois quelques années plus tôt. Pourtant, la proposition du jeune peintre méritait réflexion : rien ne le retenait ici ni ailleurs, puisqu'il vivait dans des chambres d'hôtel ou des appartements loués au mois ou à la semaine, selon les jobs qu'il trouvait. Il allait de ville en pays sans d'autre intérêt que d'y gagner de quoi vivre, et c'était comme ça depuis sa séparation : son ex avait conservé l'appartement. C'était un peu de sa faute, il n'avait pas cherché à se défendre au moment du divorce, et d'ailleurs il n'était pas défendable, elle avait raison, il était tout le temps absent. Ça faisait dix ans à présent qu'il était célibataire, et peu à peu comme pour beaucoup de choses on s'habitue aussi à ça. De son côté sa femme avait refait sa vie avec un type tout à fait ordinaire, ce qui semblait à peu près lui convenir. Ils ne se voyaient plus du tout.

— Ça ira pour l'article ? demanda Sigman d'une voix pâteuse. Je vais rentrer à l'hôtel pour m'allonger un peu.

Titubant, il laissa Mark seul avec ses questions qu'il n'avait même pas réussi à lui poser. À vrai dire, c'était mieux, il lui suffirait de rédiger un texte d'une page ou deux

sur le site Internet de Retour des Arts. Il en avait l'habitude : quelques formulations sur la place de l'art indien et son influence en Europe, quelques questions/réponses, un copier-collé de la bio de Madukhar Singh -ou plutôt Sigman, son nom d'artiste donnait plus de réponses en requête sur Google, une réflexion de Manolo, l'employé, sur le déroulement de l'expo, et d'ici quelques jours son compte en ligne serait crédité de cinq cents euros. Il n'avait plus qu'à trouver un nouveau sujet de reportage, et si possible plus lucratif.

Il sortit donc de la galerie Templo avec la satisfaction du devoir accompli, et après avoir laissé son adresse au jeune stagiaire, il prit le métro pour l'hôtel Ibis d'Alcobendas au nord de Madrid, un hôtel complètement standardisé, donc sans aucune mauvaise surprise, doté d'un écran plat et d'un minibar, anonyme, pas intéressant, à l'image de sa vie depuis un peu trop longtemps. Il rédigea son article avant de terminer la journée en zappant sur les centaines de chaînes télé sans y trouver un quelconque intérêt tant elles se ressemblaient.

Son portable sonna le lendemain matin, il était à peine dix heures.

— Je vous réveille ? C'est Madhukar. J'ai quelqu'un à vous présenter, venez à mon hôtel, le Mediodia Atocha, en face de la gare. Vous verrez, ça vaut le coup. Et bravo pour l'article sur Internet, j'ai vraiment apprécié.

Heureusement que je me suis habitué au monde numérique, se dit Mark, un article que je viens de rédiger est aussitôt lu en ligne. On se sert de ces technologies comme si elles avaient toujours existé, et c'est à se demander comment on pouvait faire avant, quand on avait tout son temps.

Le métro du lundi matin lui montra un autre visage de l'Espagne, celui des gens ordinaires, l'air maussade. Où étaient passées les fashionistas du dimanche ?

En arrivant à la gare d'Atocha il se mit à réfléchir à la place dans le monde de l'art de ce Sigman. Il le trouvait insolite, pas très agréable certes, mais intéressant, parce qu'il émanait de lui une sincérité étrange qui devait être liée à sa compréhension en quelque sorte innée des liens entre l'art et l'argent. La chambre du peintre se trouvait au second étage de l'hôtel Mediodia, dans la partie rénovée de l'établissement qui proposait des mini-suites entièrement relookées. L'artiste prenait un cocktail sur la

terrasse, simplement vêtu d'un peignoir blanc, tout en observant à l'aide d'une longue vue les embouteillages en face de la gare. Une jeune femme blonde, les cheveux noués en chignon, sortit de la salle de bains et téléphona pour faire venir des petits déjeuners en dévisageant Mark, comme pour déterminer son âge ; elle-même avait tout au plus vingt-cinq ans.

Tania

— Welcome welcome, Mark, dit Madhukar, on est bien ici, non ? Je vous présente Tania, une jeune fille rencontrée hier soir au Blue Goose, le bordel à côté de la galerie.

— Ah oui, le Blue Goose, j'avais vu l'enseigne dans la rue.

— Vous savez, poursuivit-il, Tania, c'est surtout une jeune fille qui fait ce job, disons d'hôtesse en attendant, en attendant quoi, je ne sais pas vraiment, quelqu'un comme moi peut-être. Elle veut m'accompagner à Moscou puis en Inde, parce qu'elle en a assez de cette vie : trop de concurrence, trop de filles plus jeunes qu'elle. Et puis elle ne veut plus faire ça, tout simplement.

— C'est vrai, affirma Tania en allumant une cigarette, ce milieu est trop dur. Il y a très peu de filles qui travaillent à leur compte comme j'ai fait cet été. J'étais venue en vacances prolongées, et je pensais avoir assez d'argent pour vivre en Europe et me perfectionner en Espagnol et en Français, mais la vie est trop chère. C'est cher aussi à Moscou, mais pas comme ici, on se débrouille mieux. Alors j'ai trouvé ce club, le Blue Goose. Pour une étudiante en droit commercial, j'ai été servie, ajouta-t-elle avec une pointe d'humour. Si vous saviez tout ce que ces porcs osent demander ! Mais on le sait maintenant, il y a des commentaires très précis à ce sujet sur Internet.

— C'est pire en France, dit Mark avec diplomatie, ça se passe dans des camionnettes sinistres à la sortie des grandes agglomérations, et souvent dans le froid.

La jeune Tania approuva gravement en hochant la tête, puis leur annonça en sortant qu'elle allait effectuer les réservations d'hôtel pour Moscou.

Sigman ne la quittait pas des yeux, c'en était gênant.

— En fait, lui dit Mark Bridges, je n'ai pas l'intention d'aller en Russie, et je ne vois

pas trop ce que je pourrais encore écrire sur vous en ce moment.

— OK OK No problem, lui répondit-il, votre article m'a beaucoup plu, c'est l'essentiel. Tania, elle est bien, non ? Elle va travailler avec moi. C'est pratique d'avoir une Russe. Il parlait d'elle comme d'un animal de compagnie.

« On a fait l'amour trois fois dans la nuit, ajouta le peintre sur le ton de la confiance, et je vais recommencer le plus vite possible, elle me rend fou. Je suis content de vous l'avoir montrée, et je suis certain qu'elle va figurer très vite sur mes toiles. Imaginez la surprise de ma famille en Inde. Venez à Delhi, vous verrez l'influence de ma peinture sur place. »

Le journaliste promit et décida de rentrer faire le point à son hôtel. Il se mit à réfléchir, allongé sur son lit en face de la télé qui diffusait un feuilleton américain increvable, les feux de l'amour, peut-être. Ce téléviseur allumé sans le son avait à lui seul de quoi rendre fou, c'était un monde à côté de la plaque, sinon le reflet de sa propre vie, et il se dit qu'il était vraiment temps pour lui de se bouger un peu. En ce cas pourquoi pas changer de continent, et pourquoi pas l'Inde ? Sigman lui donnait un point de chute tout trouvé. Il prit le restant de la journée à comparer les offres de voyage en ligne, assez semblables d'ailleurs entre les différentes compagnies, et finit par acheter un billet aller-retour Londres New Delhi pour 599 euros sur British Airways, taxes d'aéroport incluses.

Un mois plus tard, muni de son visa à quatre-vingt-dix euros, il décolla à huit heures du soir de l'aéroport d'Heathrow à Londres pour New-Delhi, cap plein Est dans l'Airbus avec ses passagers entassés par rangées de neuf sièges, qui avala les fuseaux horaires dans le bruit atténué et rassurant des réacteurs. On venait de passer au-dessus de la Hongrie pour le plateau du repas de midi, servi en pleine nuit. Impossible de se rendormir, film idiot et survol de l'Afghanistan pour le petit déjeuner, avant que l'avion n'entame sa descente vers New Delhi et ses villes-satellites à perte de vue dans le ciel très lumineux de l'aube. Il se retrouva à la sortie de l'aéroport Indira Gandhi à six heures du matin, et après avoir passé les interminables contrôles de douane et de police, il était tellement sonné qu'il se demanda ce qu'il faisait là en montant dans le premier taxi de la file.

Son chauffeur se lança dans un brouillard ocre et piquant vers le centre-ville à grands coups de klaxon au milieu des centaines de rickshaws et d'engins tous pétaradant une essence mal raffinée. Compte tenu de l'heure matinale, des fatigues du décalage horaire et de l'ambiance un peu inquiétante de la ville, il se fit conduire à la première adresse lue sur son guide de voyage à la rubrique « se loger ». C'était le YMCA situé dans le quartier des ambassades, qui avait l'air suffisamment calme pour prendre un peu de repos avant de téléphoner à Sigman.

Benji

Les YMCA affichent toujours leur slogan à l'entrée : « se sentir à la maison quand on est loin de la maison », et font observer en Inde un règlement très strict : dortoirs séparés pour les hommes et les femmes, défense de fumer, de boire de l'alcool et de manger dans les chambres, ce qui relevait d'une conception un peu spéciale de la vie à la maison. Il se mit à discuter avec l'un de ses voisins simplement vêtu d'un long sarong, un homme assez jeune et souriant, qui avait pris une douche dans la cour intérieure située à côté du petit dortoir.

— Ici, tout le monde m'appelle Benji, se présenta ce dernier. Welcome to India !

— Je suis un peu décalé, dit Mark, hier j'étais à Londres, et j'avais beau m'y attendre, quel choc de débarquer ici.

— On devait sans doute être dans le même avion, j'arrive d'un séminaire dans la City organisé par mon bureau d'avocats d'affaires. J'ai préféré venir au YMCA avant de retourner au bureau derrière India Gate, le temps de me remettre du décalage horaire. Je fais toujours comme ça en revenant dans mon pays, c'est un sas de transition entre deux mondes.

Enchanté de la rencontre, Benji se mit à parler de sa vie. Il s'appelait Ashween M. Shama, selon lui un nom difficile à retenir pour un Occidental, ce qui lui avait donné l'idée de se faire prénommer Benjamin en hommage à un ancien protecteur portugais de leur famille de commerçants installés à Panjim dans l'état de Goa. Très jeune, il avait commencé par vendre des cartes postales aux touristes, ou bien il leur trouvait des chambres d'hôtel, des taxis, tout en allant à l'école des Jésuites portugais. Ce

collège catholique était réservé avant tout aux riches, mais il acceptait certains petits Indiens de la classe moyenne, comme lui. Après ses études secondaires, il avait obtenu une bourse et suivi des études de droit des affaires à Londres, et tout naturellement s'était glissé dans le monde des traders. Un peu avant l'année deux mille, en pleine bulle spéculative de l'Internet, il travaillait plus de dix heures par jour et faisait de l'argent, beaucoup d'argent à la City. Il avait acheté un hôtel-restaurant à ses parents sur la plage de Benaulim, située au sud de l'aéroport de Goa.

La Mousson d'été avait lessivé les vieilles pierres des immeubles que l'on apercevait par la fenêtre du dortoir, et selon Benji, il ne pleuvrait plus avant l'année suivante. Il proposa d'aller faire un tour en ville en tuk-tuk, histoire de s'imprégner de la vie quotidienne. En direction du Grand Bazar en face de la gare centrale, dans les bouchons et le vacarme incessant, le petit scooter pétaradait le long des ruelles, et on se demandait ce qui était le plus choquant, de la circulation démentielle ou des pauvres assis par terre, comme transparents au milieu des innombrables passants. Benji de son côté semblait indifférent à tout ça, et lui parla de la relative fraîcheur du soir ou encore des cours de la Bourse comme si de rien n'était.

Après avoir franchi la chaussée extérieure de Connaught Circle, il demanda à Mark le but de son voyage en Inde. Ce dernier commença à lui parler de sa rencontre avec Sigman, le peintre, et aussi de sa vie, lui expliquant qu'il lui semblait traverser une sorte de *midlife crisis*, ce qui le laissait passablement déboussolé et en recherche de lui-même. Non, il ne venait pas en Inde faire le tour des ashrams, ni espérer surmonter cette crise par une quelconque quête spirituelle, et précisa à Benji qu'il était certain qu'un voyage ne résout pas ce genre de choses, puisque dans tous les cas on ne fait que déplacer ses problèmes avec soi.

— Alors, pourquoi venir précisément ici ? insista le jeune trader indien.

— Je ne sais pas vraiment, répondit-il, ça doit être cette rencontre à Madrid, et l'idée de voir autre chose que la société occidentale, trop encadrée et parfois insupportable.

— Mais on y vient, au mode de vie occidental, fit remarquer Benji. Ici, c'est le rêve de tout le monde que d'avoir des voitures, gagner de l'argent, vivre dans le confort. Je fais assez souvent des aller-retour entre Londres et New Delhi pour constater que

tout le pays veut s'enrichir et vivre comme vous.

La conversation se prolongea sur la fin de la mousson, alors qu'ils avançaient toujours au pas dans le bazar. L'endroit, pourtant situé juste en face de la gare, était beaucoup moins encombré de touristes que prévu, sans doute parce que c'était à la fois sale et malodorant.

Justine

Benji fit s'arrêter le tuk-tuk à la hauteur du Nepal club house, un hôtel à la façade en formica, aux petites fenêtres décorées de fleurs en plastique, et lui demanda de l'attendre dans le hall tandis qu'il partait discuter avec le patron, une de ses connaissances. Mark commençait à parcourir une revue népalaise, assis sur la banquette en face de la réception, quand il entendit le bruit d'une dispute dans la rue où se mêlaient des cris en plusieurs langues.

Une jeune femme aux cheveux châtain, les jambes nues découvertes par un mini-short en jeans, deux appareils photo en bandoulière, était en train de se débattre à l'entrée de l'hôtel avec un grand Sikh enturbanné. Elle lui donnait des coups de poing, s'affolait, puis ne sachant finalement plus quoi faire, elle se tourna vers Mark :

— Vous pouvez m'aider ? Lui lança-t-elle l'air désespéré. J'en ai plus qu'assez de ce type, je vous en prie, faites quelque chose !

— Ça va être compliqué si vous continuez à lui crier dessus, dit Mark. On a l'impression qu'il s'amuse dans sa barbe. Vous le connaissez depuis quand ?

— Depuis une heure. Il était devant la gare, au guichet des taxis, et m'a proposé de changer des dollars. Je n'ai pas fait attention.

— On s'en va alors, et vite. Allez, venez !

Ils coururent pour rejoindre la rue principale, poursuivis par les hurlements du Sikh en colère qui cherchait à les rattraper. Aussitôt happés par la foule qui ondulait le long des boutiques, ils gagnèrent un restaurant de fast-food de la chaîne Hot Millions. Encore essoufflés, et après avoir pris commande de deux hamburgers végétariens, ils firent connaissance devant un verre de coca.

La jeune femme s'appelait Justine, Justine Verano, et venait elle aussi de débarquer à New Delhi. Enchantée de pouvoir parler avec une personne rassurante, elle commença à raconter sa vie. Elle était déjà venue en Inde, ici à Delhi, mais il y avait quelques années déjà, avec son mari. Bien qu'étant de nationalité française, Justine n'avait connu la France qu'à l'âge de quatorze ans, parce qu'elle avait suivi ses parents au gré des affectations de son père au sein de l'Alliance française. Née à Pretoria en Afrique du Sud, elle avait passé son enfance dans un quartier protégé de cette ville sous le régime de l'apartheid, et puis au moment de l'élection de Mandela, ses parents qui avaient peur d'une Afrique du Sud multiraciale étaient revenus en France dans une maison de banlieue, au Raincy. Son père finissait sa carrière professionnelle dans un cabinet du ministère des Affaires étrangères lorsqu'il mourut d'une rupture d'anévrisme juste avant de prendre sa retraite, ce qui avait laissé sa femme et sa fille en plein désarroi.

— Tu vois, finit-elle, je suis quelqu'un de très ordinaire.

— Si on veut, parce que la façon dont on vient de se rencontrer, ce n'est pas courant. Tu faisais confiance à ce type dans le bazar ?

— Non, je n'ai pas fait attention. Et pourtant, je suis habituée à voir des gens bizarres dans le monde, parce que j'ai beaucoup voyagé.

— Et ton mari, il est avec toi ?

— En fait, on est séparés depuis l'an dernier. Mais c'est pourtant à cause de lui que je suis venue ici. Il est devenu chef d'agence à l'aéroport Indira Gandhi, et j'ai besoin de discuter des papiers et des modalités du divorce, parce que je ne veux pas tout perdre dans l'histoire, il m'en a trop fait voir. Et toi, tu fais le touriste ?

Mark entreprit de lui raconter certains aspects de sa vie, et fit en même temps le calcul de la différence d'âge entre lui et cette fille ravissante attablée en face de lui dont il percevait la chaleur des jambes sous la petite table en formica. Elle a trente-quatre ans, allons, une dizaine d'années de moins que moi, ce n'est rien. Qu'est-ce qu'elle est belle, se dit-il en lui parlant de son dernier reportage à Madrid. Le pire, c'est que je ne sais pas draguer, mais alors pas du tout. Elle doit avoir un copain ici, de toute façon. Je l'intéresse parce qu'on est un peu perdus. Elle me fait penser à une

actrice, mais laquelle ? Voyons, de quoi lui parlait-il ? Ah oui, c'est ça, de son père disparu après sa naissance.

— Au fond, ça nous rapproche, on a tous les deux perdu notre père, lança-t-il en la regardant de plus en plus intensément.

— Un peu, oui, et même si c'est dans des circonstances différentes, soupira-t-elle. C'est bien de faire la rencontre de gens qui ont vécu, comme toi. On sent que tu n'es pas bidon, ce qui est trop souvent le cas. Les hommes sont décevants.

— Et vivre seule, c'est agréable ?

— Je ne suis pas seule, à Paris, je vais au théâtre, et j'ai des copines, enfin des connaissances de la fac, et on se revoit pour des vernissages, ce genre de truc. L'art m'a toujours intéressée et j'ai même été stagiaire dans une galerie. Heureusement que je n'ai pas de souci de loyer ! Mon père avait pensé à acheter des appartements à Paris avant le délire immobilier. Je ne suis pas riche, mais l'argent n'est pas un problème.

— C'est tout de même tragique, lui dit-il, la plupart des habitants de Paris sont à présent soit de riches étrangers, soit des jeunes qui héritent, comme toi.

— Je ne suis pas une héritière ! s'emporta-t-elle, et d'ailleurs j'ai un travail, je suis photographe. Tu as vu mes appareils ? Je fais des séries sur des thèmes précis. En ce moment, je m'intéresse aux moustachus burinés, il y en a plein les rues ici.

— On ne va pas se disputer pour si peu. Je voulais simplement te faire remarquer qu'une personne, même avec un salaire convenable, ne peut tout simplement même plus envisager d'acheter un appartement parisien.

Mais de quoi était-il en train de parler ? Ça ne devait pas l'intéresser, le pouvoir d'achat des autres, Justine avait l'air trop bobo pour ça, et puis dans ce fast-food au coeur d'une des villes les plus peuplées de la terre, dans un pays aussi déconcertant que l'Inde, pourquoi discuter de la spéculation foncière en France ? Ils avaient bien d'autres choses à se dire. Se dire ? Il s'aperçut peu à peu que rien n'était plus important désormais que de retenir cette jeune femme auprès de lui. Elle devait faire du sport, ou plutôt de la danse classique, à en croire sa silhouette. Souriante, elle ramena en arrière d'un geste machinal d'abondants cheveux châtain sur ses épaules

à moitié dénudées, la chemise ouverte sur la commissure des seins frémissant au rythme de sa respiration. De son côté, en mangeant son veggy burger qu'elle trouvait assez infect d'ailleurs, elle s'amusa beaucoup de voir son interlocuteur empêtré dans un désir qui crevait les yeux. Se rendait-il compte qu'elle acceptait tout simplement de se laisser draguer ? Elle le trouva désarmant : cet air de chien battu, sa barbe de trois jours, même ses rides plaidaient pour lui, et c'était comme si le monde et ses contradictions s'étaient installés à leur table, un monde souvent difficile, mais adouci par la présence de cet inconnu qui lui parut soudain si proche.

Il devait avoir plus de quarante ans, la belle affaire ! Depuis un an, sa propre vie sentimentale était retombée à zéro, et même avant la séparation, depuis qu'elle avait découvert que son mari avait trouvé mieux ailleurs. Il ne la trompait pas avec une autre femme, ce qu'elle n'aurait pas supporté dans tous les cas, mais c'était curieux, il ne s'intéressait tout simplement plus à elle, à se demander si elle était devenue laide, jusqu'à la fois où elle avait compris qu'il sortait avec des hommes.

Par dépit, elle avait essayé de son côté de coucher avec des filles, et en retirait un bilan mitigé : pour la tendresse, la compréhension, et même dans certaines positions amoureuses, les filles entre elles se débrouillaient mieux, évidemment, mais il lui manquait tout simplement la sensation d'une bonne queue qui s'enfonce profondément en elle. Découvrir ça l'avait plongée dans une forme de désespoir, parce que ça lui semblait trop simple. Elle n'avait plus vraiment cherché, et s'était contentée de quelques aventures, puis les mois s'étaient succédé jusqu'à ce moment précis, aujourd'hui, où ce Mark lui faisait un numéro de drague à la fois convenu et auquel lui-même ne semblait pas bien comprendre le mécanisme, ce qui le rendait encore plus touchant.

— J'ai réservé une chambre à l'hôtel Hibiscus, dit-elle avec un sourire, c'est un cinq étoiles à côté du Fort rouge. Tu m'accompagnes ?

— Tu connais bien Delhi ? On a l'impression que tu peux y circuler comme à Paris.

— Oui, si tu penses qu'on connaît une ville parce qu'on va dans un cinq étoiles réservé avec le billet d'avion. En tout cas, il faut que je passe me faire enregistrer, et mes bagages doivent déjà s'y trouver. Mais sans doute as-tu quelque chose à faire ?

Mark en resta d'abord muet, et que faisait-il d'ailleurs avant cette rencontre inespérée ? C'était déjà si lointain.

— Je dois retrouver mon nouvel ami, un certain Benji, que j'ai rencontré au YMCA. Et puis rendre visite à un peintre indien qui se fait une réputation, comme tu vois je suis totalement débordé. Déjà qu'il faut que je m'adapte à tout ce monde, ces bruits qui sortent de partout. Mais non, en réalité, je suis libre de mon temps.

— Alors, tu peux m'accompagner jusqu'à l'hôtel. Je ne suis pas rassurée, même si j'en donne l'impression, et avec tous les regards de ces types dans la rue qui me dévisagent, je me demande comment j'ai fait pour arriver entière jusqu'au Bazar tout à l'heure. En même temps, je suis contente, ça nous a permis de faire connaissance.

Les tuk-tuks étaient décidément ce qu'il y avait de plus pratique pour avancer dans les embouteillages monstrueux. Relents d'essence mal raffinée qui fait tousser et aveugle tout dans un brouillard ocre. Vacarme sans fin des klaxons. Odeurs de déchets en putréfaction le long des trottoirs. Et elle avec lui, assise dans l'espace confiné du petit scooter à trois roues, sa jambe de plus en plus lourdement appuyée contre la sienne, et lui avec son désir de plus en plus visible, tous deux emportés dans cette circulation démentielle et ne voyant rien, ni les promesses pas encore dites, ni les merveilles qui les attendent dans cet hôtel qu'ils ne connaissent même pas, et qui pourtant leur est déjà si familier qu'ils se souviendront avant tout de la couleur jaune crème du papier peint et de ses fleurs artificielles lorsqu'ils y repenseront plus tard.

Tout fut balayé, les formalités d'accès à la chambre, la réception des bagages, le pourboire au serveur, l'insupportable odeur de naphthaline de la salle de bains. Ils se retrouvèrent nus, enlacés, haletants, et puis... rien, ou presque rien. Ils eurent beau chercher à s'exciter, ça ne se passa pas comme prévu entre deux personnes pourtant si désireuses et pressées de faire l'amour. Justine avait plus ou moins réussi à ce qu'il ait une érection, mais il n'avait pu se retenir d'éjaculer aussitôt.

Allongés côte à côte, ils écoutèrent leur respiration retrouver un rythme normal.

— Il faudra s'accorder, dit-elle en soupirant, et ce sera la moindre des choses. Je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'on y arrive tout de suite, mais là c'est plus que

mince comme rapport. Et toi ?

— Je ne sais pas, je ressens des émotions que je n'arrive pas à m'expliquer, dit-il avec gravité.

Les activités extérieures que l'on pouvait entendre par la fenêtre ne s'étaient pas ralenties, à en croire la stridence des klaxons de voiture au milieu d'autres bruits assourdis et indéfinissables. Ils finirent par s'endormir, pas longtemps, avant d'être réveillés par le room service et le petit déjeuner. Il y avait des chapatis, un jus d'orange et du thé noir, ainsi que des oeufs au plat et du porridge. Les galettes de blé étaient encore chaudes et les oeufs convenables. Par contre, il était impossible d'avaler le porridge grisâtre et crémeux, sans doute un vestige tenace de la domination britannique. Très vite le soleil du matin éclaira le Fort Rouge de l'autre côté de l'avenue, loin au bout de l'esplanade.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? apprendre à se connaître un peu ?

— Re commençons plus tard, enfin essayons, proposa Justine, parce que c'est important de bien baiser, c'est comme ça qu'on arrive à se supporter, et surtout à supporter de vivre. J'ai été mariée pendant plusieurs années, autant dire que je suis bien placée pour t'en parler. En attendant, allons visiter le monument en face, ça nous changera les idées.

Le Fort Rouge était puissamment gardé par des policiers armés de fusils mitrailleurs, à se demander s'ils allaient leur balancer une rafale pendant la visite.

— Je ne sais pas grand-chose de toi, glissa-t-elle.

— Comme presque tout le monde, parce que je suis un peu l'homme invisible. Ça remonte à mon enfance, et c'est à peu près la seule chose qui ait émergé de plusieurs psychothérapies.

Sans enthousiasme, et puisque de toute façon le passé ne comptait plus pour lui depuis cette rencontre en train de tout bouleverser, Mark entreprit un résumé de sa vie passée. Il avait connu une enfance ordinaire en banlieue parisienne auprès d'une mère qui partait travailler au bureau d'une compagnie d'assurance tous les matins, et qui lui avait avoué que son père n'était pas ce mari artisan peintre en bâtiment de leur maison en meulière de Meudon, mais un soldat américain rentré chez lui peu après sa

naissance. Une vie terne d'enfant de la classe moyenne, que dire de plus ? Qu'il s'était ennuyé à l'école, et que cet ennui ne l'avait pas quitté jusqu'à son année de licence ? Que son beau-père avait passé son temps à lui reprocher de ne pas être son vrai fils, et qu'il y avait souvent des lueurs de meurtre dans ses yeux ? Que son boulot de pion dans un lycée l'avait conduit à passer le concours pour devenir prof d'anglais ? Qu'il s'était marié trop tôt, et surtout pas avec la bonne personne ? Et pour finir par divorcer d'avec cette épouse qui l'étouffait avec son zèle catholique et ses repas dominicaux chez des parents assommants de bonté ? Il avait failli en mourir ! Il ferma les yeux. Les rouvrit sur Justine : au moins elle était là en train de marcher gentiment à ses côtés.

— Tu vois, c'est un peu dur, conclut-il.

— Parfois moi aussi je dois être assez pénible, fit-elle remarquer en riant. D'ailleurs, je vais faire une chose difficile demain, en allant discuter du divorce avec mon mari à son agence de l'aéroport.

Effectivement, dès le lendemain, Justine hors d'elle mit une claque à son pénible mari et sortit de son bureau en lui précisant qu'elle attendait les papiers du divorce au plus vite. Il s'était montré odieux de bout en bout, lui avait lu toutes les fois où elle s'était absentée sans raison, il avait tout consigné sur un petit carnet, lui assis à son bureau sans même avoir proposé de s'asseoir, mesquin dans ses attaques. Comment avait-elle pu s'embarquer dans un mariage avec ce porc ? Elle en tremblait encore dans le taxi qui la ramenait au centre-ville de Delhi. Elle s'épongea le front à cause de la chaleur dans la circulation infernale, en larmes, quand elle reçut un texto : c'était Mark qui lui demandait de venir le rejoindre au Kentucky fried chicken d'Indira Chowk en face du bloc M de Connaught circle. Au moins, c'est précis, se dit-elle en donnant l'adresse à son chauffeur, et ce Mark fait attention à moi, pas comme l'autre salaud.

Il l'attendait à l'étage supérieur du KFC, d'où l'on pouvait voir toute l'avenue à travers les larges baies vitrées, en compagnie d'un Indien d'âge moyen, moustachu, habillé d'un costume gris et d'une chemise ouverte sur ses pectoraux, assis à côté d'une jeune fille blonde aux ongles soignés qui portait une petite robe rouge sur des

jambes nues et blanches. Telle une caricature de jeune touriste, elle mâchait ses pilons de poulet au curry en se léchant les doigts, ce qui lui donnait l'air à la fois enfantin et très mal élevé, surtout qu'elle n'arrêtait pas de croiser puis d'écarter ses jambes sur la banquette de skaï vert.

— Welcome, welcome, dit l'Indien. Je m'appelle Madhukar, ou encore Sigman, le peintre. Mais en privé, mes amis m'appellent Madhu.

— Oui, tu sais, le peintre célèbre dont j'avais commencé à te parler hier, dit ce dernier à Justine avec des clins d'oeil appuyés.

— Ah oui, le peintre, approuva celle-ci en jetant des regards perplexes à Mark.

— Et voici mon amie, Tania, une jeune attachée de presse de Moscou, poursuivit Sigman. Mon exposition a très bien marché en Russie, et je l'ai ramenée avec moi ici. On ne se quitte plus depuis Madrid, tu te souviens, Mark ?

Ils formaient un groupe étrange, assis au milieu d'une foule de jeunes indiens de la nouvelle classe moyenne, celle qui faisait tout pour imiter le mode de vie occidental et rêvait en général d'aller vivre en Californie ou au Canada. Ils étaient cent millions ou plus qui envisageaient ce mode de vie comme horizon ultime. Sigman de son côté tenait bien son rôle d'artiste sûr de lui. Il n'avait pas changé depuis Madrid, pensa Mark en le voyant faire le récit de ses exposés sur l'art contemporain, les yeux toujours en mouvement sur les fesses de Tania dont il ne se lassait jamais et les perspectives que lui laissait entrevoir l'arrivée de Justine. Il avait à peu près tout vendu de sa peinture auprès de la nouvelle classe de Russes enrichis, et comptait bien à travers ce succès se faire connaître et reconnaître dans son propre pays comme l'un des artistes les plus influents de sa génération. Au demeurant, et en dépit de son statut officiel, il était impossible de parler d'art contemporain avec Sigman, tout simplement parce qu'il n'y connaissait pas grand-chose, et de manière paradoxale il fallait sans doute trouver là les raisons de sa réussite : c'était tout simplement un jeune type gonflé, un bon vendeur. Mark était certain que son succès pourrait durer longtemps, aussi longtemps que les riches continueraient d'acheter n'importe quoi qui puisse survivre à des monnaies dévaluées. En tout cas ce peintre était vraiment tombé à pic, se dit-il, parce qu'il voyait à travers lui un moyen de s'extirper d'une

période de sa vie passablement lamentable.

Finissant ses frites, Justine se leva et demanda à Sigman où l'on pouvait voir son travail. Ce dernier, enchanté de l'intérêt porté sur lui par cette jeune femme qu'il ne connaissait pas encore, dut lui avouer que pour l'instant aucune galerie de Delhi ne l'avait en exposition. Avant tout il lui fallait prendre un peu de temps pour s'installer, mais elle serait la bienvenue pour visiter sa maison et son atelier dès ce soir. D'ailleurs, n'avait-il pas invité Mark à venir habiter chez lui ? La proposition était valable pour elle aussi. Elle hésita un peu avant de se dire qu'il n'y avait rien d'autre à faire pour le moment, et se laissa tenter. Ils quittèrent le fast food et firent un passage au YMCA pour récupérer les affaires de Mark avant de se rendre chez Sigman, Ils traversaient le hall d'entrée conduisant aux étages supérieurs de l'auberge quand ce dernier aperçut Benji, sa rencontre de la veille. Il parut enchanté de revoir son nouvel ami et lui demanda qui était la fille à ses côtés. Mark fit les présentations, et son récent ami indien le prit par le bras pour lui faire une confidence :

— Tu comprends pourquoi n'importe qui d'éduqué chez nous en Inde rêve de votre mode de vie ? Tu viens à peine de rencontrer cette belle fille, et vous avez l'air d'être ensemble depuis des semaines.

— Évidemment, on est loin du mariage à l'indienne. Mais cette rencontre très rapide est tout de même exceptionnelle, et d'ailleurs c'est en partie grâce à toi. Sans cette histoire dans le Grand Bazar, je serais seul aujourd'hui.

Mark entreprit de raconter sa rencontre à son nouvel ami, qui ne paraissait pas plus surpris que ça.

— Elle n'aurait pas dû se laisser entraîner par le premier venu, mais je reste persuadé qu'elle ne risquait rien. La preuve ? En ne te voyant plus, j'ai demandé autour de moi, et j'ai su rapidement où tu étais allé, et comment vous aviez filé, toi et la fille. En fait, je connais même l'hôtel où vous êtes allés.

— Tu nous as suivis ?

— Non, pas moi, mais des enfants l'ont fait, pour le compte du rabatteur qui voulait lui changer son argent : c'était aussi un dealer, et il lui a vendu cinq grammes de shit.

Assez vite, ils se mirent à bavarder comme s'ils se connaissaient depuis toujours, ce

qui arrive parfois avec de parfaits inconnus que l'on sent d'instinct proches, alors qu'il ne se passe souvent rien avec des gens que l'on voit quotidiennement. Benji se mit à faire un véritable exposé sur les situations économiques comparées entre l'Inde et les pays occidentaux, un sujet récurrent chez lui, et plus il développait ses thèmes, plus on comprenait qu'il était nettement plus politisé que la plupart de ses compatriotes. Justine de son côté, fille de la mondialisation avec une enfance peu marquée par la politique, comprenait parfaitement que l'on puisse s'intéresser aux problèmes socio-économiques du monde, à la surpopulation, ou encore à l'écart scandaleux entre les riches et les pauvres, mais n'avait aucune envie de s'en mêler, et estimait que dans tous les cas sa place n'était pas assez définie dans la société pour prendre parti, puisque toutes ces réalités n'avaient aucun impact sur sa vie de tous les jours. À son insu, elle faisait partie des bobos parisiens. Tous convinrent de se rendre chez le peintre, installé pas très loin du centre-ville, sur Railway Colony.

L'atelier du peintre

Sigman les attendait, assis au bar de son loft en duplex, dans un salon aménagé à la manière texane, avec des selles de cheval en guise de tabouret, des portes de ranch à battants ouvertes sur le bar, et comme seul rappel de l'Inde un petit autel hindou éclairé par une lumière rouge qui faisait contraste avec le néon vert dans la pièce. Le règne du kitsch. Tout le reste de l'appartement était occupé par des chevalets et des grandes toiles retournées contre les murs, qui obstruaient presque l'escalier en colimaçon menant à l'étage supérieur et à la mezzanine en surplomb de l'atelier. Le peintre buvait son whisky à la paille avec des glaçons, et à le voir il avait commencé depuis un bon moment. Sa compagne Tania se servit de la tranche d'une carte de crédit pour transformer un petit tas de poudre blanche en lignes de coke, et proposa généreusement une paille aux visiteurs. Benji détourna poliment la tête, perplexe. Mark avait toujours évité les drogues dures, mais en croisant le regard de Sigman, il accepta diplomatiquement l'offre de sniffer un rail, suivi de Justine qui s'exécuta avec une certaine habileté. Comme si Mark et Tania n'existaient pas, le

peintre se mit à la regarder de plus près. Assise sur un tabouret haut à côté de lui, elle sentit la main de l'indien remonter le long de sa jambe, puis ses doigts effleurer l'ourlet de son short. Il se pencha pour essayer de l'embrasser tout en lui pelotant les seins, quand elle lui balança une énorme gifle.

— Pas de ça avec moi, espèce de vicieux !

— Tu as peur, c'est ça, viens ici ! poursuivit-il, surexcité par la gifle dont la marque rouge s'étendait sur le visage.

— Lâchez-moi !

— Madhu, laisse tomber, dit Mark en le saisissant par l'épaule.

La situation devint très tendue, et fort heureusement Benji s'interposa à son tour entre Justine et le peintre que Mark retenait. Peu à peu, il reprit son calme. Tania lui parla doucement à l'oreille en tapotant un mouchoir sur sa joue écarlate. Justine se planta devant lui pour exiger des excuses immédiates. Finalement il dit d'une voix éteinte que certes, il y était allé un peu fort, mais que c'était parce qu'il avait bu.

— Que ça ne se reproduise plus ! conclut-elle. Je sais bien que New Delhi est une ville réputée pour ses nombreux viols, mais je croyais que ça se passait dans la rue, pas entre gens civilisés !

Furieuse, elle partit de l'autre côté de l'atelier où se trouvaient les très nombreuses toiles de l'artiste, et se mit à les regarder en attendant que passe sa colère.

Après avoir rapidement survolé les croûtes, certaines empilées les unes par-dessus les autres jusqu'à la nausée, elle aperçut dans un coin une série de petits tableaux de formats identiques qui contrastaient totalement avec les autres réalisations. C'était des toiles de 40 cm x 50 cm, abstraites, où l'on pouvait voir des cercles colorés sur fond noir, un cercle par toile, répété sur chacun avec à chaque fois une couleur différente. Un examen plus approfondi lui fit remarquer que chaque coin avait été surligné dans une variante de gris coloré, de même que chaque couleur de noir était différente pour chaque petite toile. Une série très originale, fit-elle remarquer.

— On dirait que tu t'y connais, dit Mark en s'approchant.

— Oui, je t'en avais parlé, répondit-elle. J'avais fait un stage dans une galerie à Londres, il y a un an ou deux.